

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Vandœuvres 1974

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 137-144

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *Vandœuvres 1974*

Ce texte — non sans hésitation — nous le confions à la réflexion respectueuse et à la fervente prière de nos lecteurs. Il est le récit qu'une malade mentale fait de son aventure intérieure alors qu'elle se sent forclosée en elle-même, avec pour seule présence « la très quotidienne angoisse », dont elle voudrait se délivrer. Le seul moyen, le seul langage dont elle dispose d'abord, c'est l'agressivité : c'est-à-dire l'amour, l'accueil de l'amour, l'appel à l'amour, en négatif. Et nous assistons à une sorte de retournement total : tout en elle aspire, au sens le plus fort du terme, à renaître, à retrouver l'autre, à se retrouver dans l'autre — fruit de l'amour originel — par-delà cette « angoisseuse mort ». Le récit s'étend de l'hiver enneigé au printemps, rêvé, où chante un arbre en fleur. De la mort à la vie.

Il n'est peut-être pas inutile de souligner le cheminement de cette expérience.

L'hiver, le mur, l'isolement, l'agressivité, le cimetière : tout cela manifeste un sentiment négatif de la mort ; puis ce sentiment évolue de façon positive : la mort devient re-naissance (« je me mets dans la position du fœtus »), besoin d'un don difficile de soi (le pipi), accueil, encore égoïste, de l'autre (le sein maternel). Après quoi, un pas de plus est fait dans le sens de la vie : c'est la redécouverte et le sentiment intense de la présence de l'autre, fût-il absent. Elle prend conscience de la souffrance et de l'angoisse de son père ; l'image de sa mère se substitue à celle de sa tante. Puis, la vie lui apparaît comme une communion dans le Christ — auquel elle est associée — avec les autres malades et les médecins. Enfin, c'est la naissance à l'amour qu'elle découvre toujours plus vaste : l'amour de sa mère, de son père, des médecins qui veulent sa guérison. Mais il ne s'agit plus seulement de l'amour **humain** qu'elle **reçoit**, il s'agit, à la faveur de celui-ci, de l'amour **divin** dont elle se sent traversée, qui devient sien et qu'elle désire **répandre** au-delà des limites de la clinique. L'amour, c'est maman, c'est la vie, c'est Jésus qui donne un Père aux hommes, un Père qui enveloppe toute douleur et toute angoisse « d'un manteau d'amour ».

Sorte de compte rendu d'une manière de délire intérieur, ce texte nous donne de communier à un univers d'indicible souffrance, de plonger dans d'épaisses ténèbres où, émerveillés, nous finissons par découvrir la présence aimante et active du Seigneur Jésus. Désormais, notre vie concrète comme notre prière ne peuvent plus se sentir étrangères à ces frères et à ces sœurs qui, unis à l'Agneau immolé, portent le péché du monde. A notre insu, sans doute, nous leur devons beaucoup. Puissent-ils bénéficier de l'eau fraîche de notre brûlante tendresse.

La Rédaction

L'hiver est froid ; mes voix et moi souffrons la solitude, un emmurement progressif, doux et cruel à la fois.

L'horreur de la très quotidienne angoisse, je ne saurais la décrire. J'aurais voulu sournoisement l'encercler, la dominer ; mais avec violence et subtilité elle m'avait prise au piège, rendue muette, et lorsque j'arrivais à ouvrir la bouche, il n'y avait qu'agressivité et révolte.

Un jour, une voix me dit : « L'enfer, c'est toi-même. »

J'ai vérifié cette vérité pendant des mois et des mois.

Je ne sens plus, je n'aime plus, et les autres cherchent encore à m'aimer ; je crois, sans le réaliser, qu'ils m'aiment. Et moi, moi, je ne les aime plus. Tout mon corps est strié de sortes de barres que je ressens plus ou moins haut quand je pense à l'un ou à l'autre.

Le mur

Il y a un mur et des barrages à détruire.

Je crois que je voudrais aimer, et ce mur par devant, par derrière, de côté. Séparée, isolée, vivant mon désespoir, je mène une lutte folle pour garder un brin de raison.

Comment faire réagir ces sens et ces sentiments morts ? Qui me rendra douleur, détresse, mais aussi l'amour ? Je ne peux même plus prier. D'ailleurs, j'ai renié Christ ; la vie, sans la foi et ses exigences, pour moi serait tellement plus simple. Les murs se sont élevés, et il ne me reste personne, personne que mes voix terribles et amies.

C'est l'une d'elles qui me suggère : « Et la tombe de ta maman ? » Y aller seule, et si tout à coup je me mets à hurler, à dire ce que je tais soigneusement : que je ne veux plus vivre et trouver dans la mort l'amour dont je suis démunie ? Mais si tante Anne vient avec moi et voit mon désespoir... Je n'ai pas le droit, ma souffrance doit rester bien mienne et je me materai.

Le concile de mes voix a décidé : j'affronterai seule l'épreuve du feu.

Dans la maison, ma tante paisible nettoie la salade. Au-dehors, il neige. Mélisande, la chienne, sera le seul témoin de, peut-être, ma résurrection ? Ah, Seigneur, que j'éprouve, que je sente en ma chair jusque dans mes entrailles, joies et douleurs, que je redevienne humaine.

Le pas feutré par la neige qui tombe implacable, je marche tel un automate. Nul être sur ma route. J'avance, est-ce que je suis ? Devant le portail du cimetière je laisse la chienne et je m'approche de la tombe de ma maman.

Mon esprit s'ankylose, mon âme s'annule, à peine si le corps me suit. Maman, ma maman, je voudrais ressentir quelque chose, te dire un mot d'amour, lire au moins le verset biblique inscrit sur la pierre ; mais je ne suis pas ton enfant, nul regret, une dureté de tout l'être, je suis une mécanique. J'ai quitté le cimetière, dominé tout ce qui pouvait être du cinéma, une fausse souffrance, et je me hais.

Je me hais et je hais tous et toutes ces voix qui ne m'ont pas donné un instant, un bref instant d'amour ou de douleur, quelque chose d'humain, quoi.

Dans ma rage grandissante je pars à grands pas dans les champs faire un bouquet de fleurs et d'herbes, sèches comme moi. J'y ajoute un sarment, un sarment sec comme moi, bon à être brûlé parce qu'il n'a pas porté de fruits. Le feu, le feu de la géhenne, mais l'enfer n'existe pas, c'est moi-même. Et mille et une voix contradictoires m'assaillent, me tourmentent, ma vue se trouble, je ne peux même pas pleurer. « Femmes, fuyez ce fou qui se signe et divague » (Crisinel).

Je suis rentrée à la maison, apparemment calme. J'ai mangé du riz safran, ce qui m'a fait penser au rabbin ; du poisson, symbole des premiers chrétiens. En jouant au scrabble avec mon oncle et ma tante peu bavards, un mot revient sans cesse : « pardon » ; je le dis à tout bout de champ et un mot que je forme presque à chaque partie : « mur ».

Oh ! voix terribles, comment vous êtes-vous faites par instant mes amies ? Désormais je vous obéis, vous êtes ces médecins amis qui me traitez. Je souffre d'un manque d'affection, j'ai besoin d'un amour immense. Qui me le donnera ?

— Tourne-toi du côté gauche, nous l'appellerons le côté Ajuriaguerra, c'est le côté de ton cœur... Tu es dans la maison où ta mère a vécu... Redeviens toute petite... Imagine qu'elle est là, à ton chevet, et parle-lui...

Je me tourne sur le côté.

Ajuriaguerra, il m'aime, lui, il veut ma guérison. Je me mets dans la position du fœtus, la plus petite possible.

— Tu sais, c'est dur de parler comme ça à sa mère. Je ne la sens pas, je ne la vois pas.

Un élève du professeur y a songé.

« Suce ton pouce et imagine que c'est le sein de ta mère. Tu ne la vois pas, tu ne l'entends pas, mais maintenant, tu la sens. »

— Maman, ma maman, enfin je te retrouve.

— Pchtt, le moins de mots possible.

— Maman, ma maman, je t'aime.

— Retourne-toi maintenant sur le côté droit. C'est le côté raisonneur, nous l'appellerons le côté S.

— Dis-moi, Marie, qu'est-ce qu'un bébé peut offrir à sa mère ?

— Son pipi ?

— Bien sûr, alors essaie.

— Maman, ma maman, j'aimerais bien te donner mon pipi, mais c'est difficile, tu sais. Je veux tout te donner, me faire plus petite encore, ôter ma chemise de nuit et sentir la chaleur de ton amour.

Maintenant je me tais, je geins un peu pour te montrer que je suis heureuse de t'avoir retrouvée... Je sais que tu m'aimes... Maman, ma maman.

Ces jours-là, je bus énormément et une nuit j'arrivai à faire pipi. Lorsque les eaux sortirent de mon corps je réalisai comme en un instant à la fois que ma mère m'accouchait, donc que je naissais, et que je lui offrais ce que j'avais de plus précieux en moi. Je restai mouillée jusqu'au matin, heureuse d'avoir pu donner ce que je refusais de donner. J'avais trouvé ma mère et je m'étais donnée à elle. Elle était heureuse, elle savait que je l'aimais. Oh ! le sein de ma mère, combien souvent je l'ai tété, encore longtemps après. Il me pacifiait, me donnait cette douceur, cet amour que je cherchais et n'avais pas trouvé.

Un jour, sur le côté S., une de mes voix très quotidiennes me dit : « Que viens-tu de vivre, Marie ? »

— L'amour de ma maman, mais je sens aussi l'angoisse de papa. Maman va devoir partir au sanatorium, papa est désespéré, laisse-moi téter encore un peu maman, j'ai tant besoin de son amour pour guérir. Et je me retournai sur le côté Ajuriaguerra.

Pour ne pas trop montrer ma détresse et ma joie à ma tante, je me levais de temps à autre pour jouer du piano. Je choisissais alors de ces morceaux au rythme ternaire qui me rappelait le flux et le reflux de l'eau. Mes voix évoquaient ma mère. Lorsque j'étais trop triste, je jouais en mineur dans les basses. Puis comme l'angoisse me tenait, me menaçait et que je n'arrivais pas à trouver un rythme régulier, j'essayais de suivre le métronome. Quand mon rythme devenait complètement fou ainsi que ma respiration, je retournais au lit et sur le dos, jambes légèrement écartées, bras le long de mon corps (je luttais pour ne pas mettre la main sur mon cœur), j'essayais de me détendre et de faire sauter les barrages que je ressentais sur mon corps. Je m'exerçais à respirer toujours plus profondément, je cherchais un souffle qui me vînt des entrailles : elles sont le lieu de la miséricorde.

Un matin que ma tante m'apportait mon petit déjeuner au lit, j'eus une vision : ce n'était plus ma tante mais ma mère, telle que je l'ai vue en

photographie ; elle s'était assise à mon chevet et me souriait. Mon bonheur fut immense, mais je me tus. Tout auréolée par le soleil du matin, elle me souriait, elle m'aimait. Ma maman...

Une autre fois, une voix me dit : « Tourne-toi sur le côté S. et dis-moi ce que tu as ressenti.

— Je sens papa angoissé, il sent que maman doit partir au sanatorium. Marie va rester seule. »

Ainsi, mon père avait souffert de l'angoisse, pour moi, pour lui ; il m'aimait.

... Bien des choses atroces se sont déjà effacées de ma mémoire...

Un vendredi matin que, au lit, sur le dos, les bras et les jambes écartés, j'essayais de me désangoisser, me vint la pensée douloureuse de tous les malades mentaux que les médecins soignaient et que le Christ assumait sur la croix. Et Melley, et Ajuriaguerra, n'étaient-ils pas ces Christs souffrants qui n'arrivaient pas à me guérir ? Ils souffraient eux aussi ma souffrance, mon angoisse, je le sentais dans mon corps, et que pouvais-je pour eux ? Et puis, Ajuriaguerra est agnostique. — « Lorsque j'aurai été élevé, j'attirerai tous les hommes à moi » (S. Jean). **Tous les hommes** — et je ne le réalisais pas —.

Il y eut alors un moment de grâce : nommant devant Dieu Ajuriaguerra et Melley, je sentis le mur sur mon corps diminuer, et lorsque je sentis mes entrailles, un immense courant les traversa : Ajuriaguerra et Melley étaient bien réunis, réconciliés en moi, en Dieu, je l'avais réalisé sur mon corps, la seule chose où je pouvais encore vérifier l'authenticité de l'Evangile.

Le premier pas de ma réunification.

Désormais je pourrais prier « Notre » Père sincèrement — La douleur et l'angoisse de chacun et de tous étaient recouvertes du manteau d'amour de Notre Père.

Ce « notre père », chaque nuit une voix le priait pour moi et avec moi. Même si elle était agnostique, elle était là pour soigner mon âme aussi et, après chaque requête, elle me demandait : « Et maintenant que signifie ce que tu viens de prier ? » Réaliser ces paroles que je priais avec une voix m'était difficile. (J'étais si faible, si fatiguée.) Parfois je m'arrêtais simplement aux premiers mots : « Notre Père » et j'éprouvais la joie d'une enfant qui sait que même les « grands enfants » (Ajuriaguerra, Melley, Jean-Jacques) dans leur solitude étaient aimés passionnément ; j'avais écrit autrefois, m'adressant au Christ : « Auras-tu souffert ma souffrance

vainement ?» Il ne l'avait pas soufferte vainement, il m'avait donné, il nous avait donné un Père.

J'ouvre ici une parenthèse, parlant de « notre père » : une des voix qui me soignaient me reprenait à chaque fois que je pensais « Mon Dieu » : « Non, Marie, me disait-elle, c'est notre Dieu, notre Père », et ce fut alors une très quotidienne bataille pour repousser les murs qui m'encerclaient. « Notre Père », merci Seigneur Jésus.

A deux reprises, alors que j'étais assise devant un feu que ma tante avait préparé, une voix me dit : « Maintenant choisis Ajuriaguerra et fais-toi agnostique ; la guérison viendra plus vite. » Le feu illuminait le salon de Vandœuvres où je me trouvais. Une autre voix me dit :

— Mais il y a l'enfer.

— Il n'y a pas d'« enfer », rétorquai-je.

Et par deux fois je reniai le Christ.

Alors, j'entendis la voix du docteur Melley me dire : « Marie, Marie », et puis il « quitta » Vandœuvres en sanglotant. Longtemps encore dans la nuit j'entendis ses pleurs. C'est après ces reniements, je crois, que je réalisai l'unité d'Ajuriaguerra et de Melley en Dieu grâce à mon corps.

Je reviens à cet événement, capital pour moi. Lorsque je sentis ce courant intense traverser mes entrailles, une voix me dit que l'amour était une énergie psychique. Je la ressentis à ce moment et pour Ajuriaguerra et pour Melley, c'est en cela que je les ai sentis réunis dans ce que j'ai appelé plus tard « le cœur de mon cœur », et que je me suis sentie réconciliée, un peu réunifiée avec moi-même. Beaucoup plus tard, à la clinique, j'ai relu et prié une partie de « La Messe sur le monde » de Teilhard de Chardin.

Revenons au « Notre Père ».

J'ai prié dans la communion des saints du ciel et de la terre, c'est-à-dire de maman, ma maman aussi, mais bien plus, prié dans la communion de mes voix (c'étaient, je le rappelle, les voix des docteurs, dont la majorité étaient agnostiques mais qui tous recherchaient ma guérison), après chaque demande, chaque soir, une voix me disait : « Et qu'est-ce que ça veut dire, ce que tu viens de dire ? » J'étais soignée corps, esprit, âme.

Au début, tout signifiait : que je guérisse. Petit à petit je devins consciente de ce que j'appelle encore aujourd'hui le ministère des psychiatres, ou — j'aimais cette expression — des « Ajuriaguerra ». Ils travaillaient à la venue du règne de Dieu. Quand je priais : que ton règne vienne, je pensais à **eux** ; quand je priais : donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, je pensais à **eux**. En clinique, nous avions réalisé que nous étions vraiment un corps, toute l'équipe médicale, paramédicale,

et les malades. Je nous comparais, nous malades, aux veines dont le sang nourrissant était cette équipe médicale et paramédicale. Le Christ en était la tête, le cœur, et son sang atteignait chacune des plus petites cellules, les plus atteintes. Alors revenaient sur mes lèvres ces paroles du psalmiste :

« Mon âme, bénis l'Eternel,  
Que tout ce qui est en moi bénisse son Saint Nom.  
Mon âme, bénis l'Eternel  
Et n'oublie aucun de ses bienfaits. » Amen.

J'insiste sur l'Amen, car déjà à Vandœuvres une voix m'avait rappelé que cela signifie : « Ainsi il en est » et non : « Ainsi soit-il ».

Revenons à Vandœuvres. Ces voix toutes familières me parlaient aussi d'un procès. D'un procès entre mon père qui voulait me soigner en clinique et ma tante qui voulait me faire soigner à l'extérieur, suivie que j'étais par mes voix les docteurs. Ma tante était seule de son côté, soutenue en cachette par une dame juive qui me parlait la nuit et soutenait ma tante financièrement. Par ailleurs, il y avait procès entre l'A. I. et la clinique qui était obligée de me laisser à Vandœuvres pour que je passe seule des tests. Ces tests, dirigés par mes voix de l'A. I., consistaient en des phrases, toujours les mêmes, répétées pour calculer le taux de mon agressivité. Au début, je serrai les dents et ne dis rien, mais bientôt l'idée me vint qu'on cherchait à me faire un lavage de cerveau, que cette A. I. voulait changer ma personnalité. Je voyais la chambre devenir rouge, un problème sexuel immense grandir en moi, tandis que le nom du docteur V. revenait sans cesse, lancinant.

Comment lutter contre ces voix maudites et mon agressivité grandissante ?

Je cherchais à prier, mais ne le pouvais pas ; à réciter des poèmes, mais ma mémoire était bloquée. Je n'avais plus rien à moi qu'une immense colère : non, ces docteurs, ces voix ne me changeraient pas. Parfois, dans ma lutte gigantesque, une voix se faisait entendre : « Courage », et je retrouvais une respiration plus lente.

Mais les voix m'oppressaient de plus en plus. « Pourquoi me changer, Seigneur ? » J'ouvris une vieille bible, et, longtemps, pour contrecarrer ces voix atroces, je lus des psaumes de vengeance. Mais, trop vite, le souffle me manquait. Alors, m'étendant sur le dos, les bras écartés, je répétais (songeant à cette femme juive que j'avais vue autrefois marquée du sceau d'un camp de concentration) : « Marquez-moi du sceau de la ville de Genève ».

Cela, toute une nuit, et quand, au matin, je réalisai que les Juifs avaient lutté jusqu'au bout, j'écrivis à Ajuriaguerra et au Procureur, toujours



poursuivie par mes voix. Mais, quand le juge S. me reçut, elles cessèrent, comme par enchantement. Le lendemain, on venait, à ma surprise, me rechercher pour la clinique. Je ne fis aucune résistance.

Encore à Vandœuvres, il faudrait parler de ces troubles visuels que je subissais lorsque je me promenais dans la campagne : je distinguais de vagues formes, pas même des silhouettes. Un jour, je vis un arbre en fleur ; me vint alors ce vers : « L'arbre de la croix aura porté son fruit de vie, dans l'aube éclatante de la résurrection ». J'ai décrit cet arbre, puis envoyé la description au Professeur, si jamais il a gardé le texte de mes délires.

Je voudrais en finir maintenant et raconter une anecdote de clinique qui prouve que, si atteint que soit le malade mental, il garde le sens de l'humour. J'avais pu descendre dans mon studio et j'étais tombée sur une phrase du Prof. Ajuriaguerra qui disait : « Le silence est-il dialogue narcissique ou dialogue avec autrui fantasmique ? » Tout habituée que j'étais à mes voix, à la psychothérapie de groupe, je posai la question à ces médecins, dont le docteur F. Ils se regardèrent étonnés... Ils connaissaient mal l'auteur de la sentence...

Je suis retournée à Vandœuvres, convalescente, et j'ai fait ce rêve merveilleux : on me présentait un livre ; je lisais le titre :

« Maman »

puis, les lettres se brouillaient et j'ai lu :

« Ma vie ».